

”LECTURE ET ECRITURE“¹, par Metin ARDITI.

Il y a, entre la lecture et l’écriture, un jeu de miroirs si subtil, si insaisissable, si personnel, surtout, que j’en parlerai à la première personne, non par vanité, mais précisément par souci de me cantonner à des sentiments et à des émotions que je vis et dont je suis sûr.

La lecture d’un roman me permet de découvrir un personnage, et souvent je me retrouve en lui, pour une partie de moi. J’en arrive à me connaître mieux, grâce à lui. Je l’aurai approché, et, le plaisir de la lecture aidant, je l’aurai découvert sans frein, certain que lui c’est lui, que je suis un autre, et que ses turpitudes ne sont pas les miennes, faisant semblant d’ignorer combien il me révélera de mes propres failles. Je tomberai dans le piège de l’art, qui nous raconte des salades, nous embobine, et nous dit : mais non, voyons, ce personnage, ce n’est pas toi. Passons sur ses ruses, ce qui compte, c’est le produit final, bénéfice net après impôts : le parcours me porte du personnage à moi.

En écriture, ce trajet est inverse. J’essaie de rentrer dans mon personnage. D’occuper autant de son volume que possible. La géométrie impose ses règles, si le personnage est grand, l’occupation de tout son volume sera d’autant plus ardue. Vaille que vaille, je m’installerai en lui, souvent comme on occupe un appartement trop vaste, sans avoir les moyens d’en meubler toutes les pièces avec élégance, et pour finir, si tout va bien, le temps et les efforts aidant, je finirai par l’occuper à peu près, ce bien vaste appartement, et savoir, à peu près, qui est mon personnage.

Ces deux mouvements, l’un qui par la lecture me mène du personnage à moi-même, et l’autre, par l’écriture, de moi-même au personnage, ont néanmoins une caractéristique commune, d’essayer de comprendre l’autre en se mettant à sa place. Ecrire, puis lire, puis écrire à nouveau et lire encore, est bien un perpétuel jeu de miroirs, de l’autre vers soi, en lecture, ou l’inverse en écriture.

Ce mouvement d’éternel retour, nietzschéen par essence, fait de la lecture et de l’écriture deux activités qui m’apparaissent comme un moyen puissant, peut-être le plus puissant, de retrouver l’autre en soi et soi-même en l’autre. Ils constituent, je crois, sans vouloir user de grands mots, l’essence même de la condition humaine.

¹ Journées des Écrivains du Sud, 13 mars 2015. © Metin Ardit.

Un jour de grand désespoir, et dans le cadre de mes activités au Proche-Orient ces jours sont nombreux, et même de plus en plus fréquents, il m'est apparu que ce jeu de miroirs pouvait offrir un apaisement. Jusque là, mes activités en Israël et en Palestine touchaient exclusivement à l'éducation musicale des jeunes, à travers une fondation que j'ai créée en 2009, Les Instruments de la Paix. Ses activités sont multiples. Elle marche toutes voiles dehors. Pensant à ce jeu de miroirs, je me suis posé la question: Et si l'on y ajoutait l'écriture ? J'ai décidé de le faire, et cela s'est avéré infiniment plus difficile à mettre en place qu'un programme d'éducation musicale. Aux yeux du monde entier, un mi bémol est toujours magnifique. Mais prononcez le mot paix en zone de conflit, et vous aurez la guerre.

Une réflexion parallèle est venue s'ajouter à l'idée de passer à l'écriture. Par expérience de l'écriture romanesque, je constate ceci. On ne peut détester aucun de ses personnages. C'est impossible. Ou alors, c'est qu'on ne l'a pas assez écouté. Et si, me suis-je demandé, si on prenait des candidats à l'écriture dans les deux camps, et que l'on demandait à ceux d'un camp d'écrire une fiction, c'est un point essentiel, la fiction libère, si l'on demandait à ceux d'un camp d'écrire en se mettant dans la peau de l'autre ? Comme s'ils étaient l'autre... En d'autres termes, les étudiants Israéliens juifs écriraient en se mettant dans la peau d'un Israélien arabe, et vice-versa...

Ainsi, en partenariat avec les cinq grandes universités israéliennes, nous avons lancé le 30 octobre dernier un concours, ouvert à tous leurs étudiants, concours dont les cinq règles sont les suivantes : écrire une fiction, d'un sujet libre mais en lien avec la situation du pays, d'environ 12'000 signes, pour lequel les étudiants Israéliens juifs devront se mettre dans la peau d'un Israélien arabe. Et vice-versa. Je rappelle une réalité : en Israël aujourd'hui, frontières d'avant 1967, c'est-à-dire hors Cisjordanie et Gaza, vingt pourcent de la population israélienne est arabe.

Douloureux exercice... Ces communautés ne se parlent presque pas. Je ne fais pas même référence aux rapports entre Israéliens et Palestiniens de Cisjordanie ou de Gaza. Je parle de citoyens Israéliens entre eux, arabes et juifs.

Je ne dirai pas qu'ici, l'autre est l'ennemi. Il est, disons, celui auquel on ne parle pas, que l'on n'aime pas, celui dont on se méfie, et souvent, que l'on méprise. Et cela vaut pour les deux camps. Mais l'autre est là... Je me suis dit, ce jour de grand désespoir, c'était pendant la dernière guerre de Gaza, que le simple exercice de se mettre à la place de l'autre dans l'écriture d'une fiction, c'est-à-dire dans un exercice qui oblige à aller au fond de l'autre, à occuper tout son volume, ce simple exercice, serait extraordinairement

bénéfique, quelle que soit la qualité littéraire des textes soumis. Et que même si seule une poignée d'Israéliens juifs et arabes s'y mettaient, ce serait toujours cela de gagné.

Qui voudrait jouer le jeu de se mettre à la place de l'autre ? De risquer de passer pour traître ? Cette question m'a hanté depuis fin août, lorsqu'au lendemain du cessez-le-feu de la guerre de Gaza, j'ai proposé ce concours aux cinq grandes universités israéliennes. Son démarrage a été fixé au 30 octobre, le terme étant au 1^{er} mars dernier.

Combien de textes allons-nous recevoir ? On m'a communiqué le décompte des textes il y a quelques jours. Nous en avons reçu 525...

Les lauréats seront choisis en deux temps. Chacune des universités fera sa sélection des trois meilleurs textes, sur la base de critères littéraires, exclusivement. Ceux-là seront traduits, soumis à un jury international qui compte, parmi ses membres, des écrivains israéliens juifs et arabes, deux anciens présidents de la confédération suisse, et Frederik de Klerk comme membre d'honneur, l'homme qui a fait la paix avec Mandela. Les lauréats seront annoncés le 18 juin.

Les participants au concours sauront-ils se reconnaître dans l'autre ? Communiquer mieux, après cet exercice ? Ecouter mieux ? Au moins, le miroir aura été tendu.

Metin ARDITI

UNESCO Special Envoy
For Intercultural Dialogue

The Instruments of Peace Foundation
Genève (Suisse)